

An abstract painting featuring three prominent strawberries. One strawberry is at the top left, another in the center, and a third at the bottom right. A bright, sun-like figure with orange and yellow rays is positioned at the top left, partially overlapping the first strawberry. The background is a complex mix of dark blues, greens, and yellows, with various brushstrokes and textures. The title 'ROSA LA ROSE' is written vertically on the right side, and the years '2025 - 2026' are at the bottom left.

ROSA
LA
ROSE

2025 - 2026

ROSA LA ROSE
Volume XXIV, Spring 2026
Northwestern University
Department of French and Italian

Table / Indice

Sarah Skey	<i>La Musica è Tutto</i>	2
Gwen Daly	<i>Nelle onde c'è saggezza</i>	3
Annabeth Lundberg	<i>Evangeline</i>	4
Kally Proctor	<i>Un Lien Vital</i>	5-7
Lilianna Leischner	<i>Senza titolo</i>	9
Aaron de Chiara	<i>Senza titolo</i>	9
Abigail Alem	<i>Senza titolo</i>	10
Hannah Lee	<i>Il sole è casa per me.</i>	11
Julia Allen	<i>Mi Sento a Casa</i>	12
Noor Hassan	<i>Libano, La Mia Casa</i>	13
Annabeth Lundberg	<i>La mia famiglia è la mia casa</i>	14
Isabela P. Camargos	<i>Une heure dans la voiture</i>	15
Sofia Nardi	<i>Senza titolo</i>	16
Ethan Barnes	<i>Un'estate in Italia</i>	17
Wes Spivak	<i>Senza titolo</i>	18
Anya Weerapana	<i>Entre-Deux</i>	19-22
Isabela P. Camargos	<i>Le Trajet</i>	24-26
Milo Kaplan	<i>Une Lettre à Stone</i>	27
Xuan Lan Tran	<i>Sans titre</i>	28
Aarav Vaswani	<i>Il Bancone</i>	29
Julius Sawhney	<i>Cibo Fatto in Casa</i>	30
Katie Whitaker	<i>Goûter du café pour la première fois</i>	31
Nyamma Nelson	<i>Souviens-toi</i>	32
Ella Bentley	<i>Senza titolo</i>	34
Lila Willow Bleakney	<i>Les robots de français</i>	35-36
Michelle Wang	<i>Fleurs Mortes</i>	37
Langston Duncan	<i>Les Hommes Contre La Haine</i>	38
Lucas Buck Tarazona	<i>Indignez-vous !</i>	39
Madeleine Zuckerman	<i>Un Cri Américain !</i>	40
Andrew Lenkowsky	<i>Ma Patrie</i>	42
Kally Proctor	<i>Les cendres qui restent</i>	43-44
Cinq Étudiants	<i>Migraaaaaaaants</i>	45-49
Aaron Guo	<i>Le Rendez-Vous Dans Trente Ans</i>	51-52
Grace Derrico	<i>Senza titolo</i>	54
Jasmyne Corpuz	<i>Senza titolo</i>	55
Katie Whitaker	<i>Se réveiller dans la nuit</i>	56
S. Ledesma, A. Arabian	<i>La Caduta della Mela</i>	57
Lance Allen	<i>Crescere</i>	58
Ines Gomez Gil Rivas	<i>Senza titolo</i>	58
Nia Rodriguez	<i>Senza titolo</i>	59
Tristin Hall	<i>Arriva la Primavera!</i>	60
Mia Cavallo	<i>Momenti</i>	62
Mathieu Brown	<i>Que désiré-je ?</i>	63
Simon Mango	<i>Sans titre</i>	Front
	<i>La Mer de Nous</i>	Back

La Musica è Tutto

La musica è sempre con me
Ascolto da solo
Ascolto con miei gli amici
Ascolto con la mia famiglia
Ascolto quando vado a lezione
Ascolto in palestra
Ascolto in biblioteca
Ascolto quando studio
Ascolto quando piango
Ascolto quando rido
Qualche volta canto
Qualche volta ballo
Ma di solito mi limito ad ascoltare
Ascolto quando sono felice
Ascolto quando sono triste
Sento le canzoni come una amica
La musica è tutto

Sarah Skey / Massimiliano Delfino

Nelle onde c'è saggezza

Parlo al mare;
nelle onde c'è saggezza.
Ci sono donne tra le onde. Le mie sorelle, Le mie madri, Le mie nonne.
Portano le mie lacrime con la marea.
Prendo le loro risate sulla sabbia.

Quando lascio l'oceano, sono solo.
Nella terraferma indosso le scarpe di mio padre.
L'acqua mi chiama. È nei miei occhi. La mia bocca. I miei capelli.
Ma non è il mare. Questo lago non è l'oceano. Questo vento non è la mano di lei, questo letto
non è la casa di lei. Vado al bordo dell'acqua e non posso trovarla. Il sole non è qui e non posso
vedere le stelle.

Nell'oscurità non ci sono nomi.
Nella notte non ci sono storie.
Ho cantato con gli uccelli. Nelle canzoni non c'è nulla.

Gwen Daly / Daniele Biffanti



Photograph by Mariam Cosmos

Evangeline

Evangeline
significa buona novella. Ma per me,
significa il tuo sorriso sbilenco Le tue manine,
sporche di terra. Per me,
significa amore per la vita ribelle.
I tuoi capelli rossi e ribelli
che non mi hai mai permesso di pettinare.

Evangeline,
tu eri la mia buona novella.
Quando sono stanca, quando mi sento sola, la gioia nei tuoi occhi
mi fa capire cos'è l'amore. Tu, sorellina mia,
sei tutto
cosa non sapevo di aver bisogno.

Evangeline,
ecco una buona novella:
sarai sempre la mia risata preferita. Ti terrò sempre per le mani.
Non sono perfetta,
ma, buona novella,
sarò sempre tua sorella maggiore.

Annabeth Lundberg / Daniele Biffanti

Un Lien Vital

Tu es l'un des deux. La moitié d'un ensemble assorti. (Techniquement, tu es l'aînée, mais on n'a pas eu cette impression, du moins pas depuis longtemps.)

En grandissant, c'était toujours comme ça. Tu ne te souviens pas d'une époque où vous n'étiez pas tous les deux: toi et ton frère. Après ta naissance, tu as dû te trouver dans l'incertitude – presque dans les limbes. Parfois, quand tu essaies de te remémorer tes premières années, aussi loin que tu puisses te souvenir, tu penses que tu es née dans l'attente. Un an et quatre mois d'attente. Comme si tu n'étais pas entière avant d'être sa grande sœur.

Quand tu étais plus jeune, vous faisiez tous les deux des allers-retours entre deux maisons chaque semaine: conséquence de la séparation de vos parents. D'un côté, ta mère et ses parents, de l'autre, ton père. Ils ont tout fait de leur mieux pour vous, jonglant avec le travail, la responsabilité d'élever deux jeunes enfants et, bien sûr, toutes les autres tâches et activités qu'implique la vie. Mais, de ce fait, ton frère était la seule présence constante dans ta vie. Alors que tu passais une moitié de ta enfance avec ta mère et l'autre moitié avec ton père, seul ton frère partageait tout avec toi. Après tout, ton frère te connaît depuis toute sa vie, et toi, tu le connais depuis sa naissance. Tu sais ce qu'il ressent quand il tient dans ses mains une raquette de tennis – la manière dont le sport compte plus que presque tout pour lui. Tu connais ses longues nuits passées à étudier, à rattraper le travail qu'il aurait dû terminer il y a des semaines. Tu sais ce qu'il ne dit pas à vos parents, par embarras, par peur, ou simplement guidé par le besoin naturel de secrets propres à l'adolescence. Et il est au courant pour cette amie de neuf ans, avec qui tu ne parles plus depuis une dispute dévastatrice. Il est au courant de ce que tu écris – de la poésie, des nouvelles, des petits récits – que tu es trop timide pour montrer à tes parents. Il sait des choses sur toi que tu n'as jamais confiées à personne, pas même à lui. Vous vous connaissez mieux que quiconque, mieux que vos parents, ou même vos meilleurs amis. Parfois, tu penses que personne ne peut être aussi proche que vous même s'il a grandi dans les pièces d'une seule maison, avec les mêmes parents, ou qui a vécu la même enfance.

Tu le regardes, et tu vois deux sur deux. Les deux moitiés d'un ensemble assorti. Tu avais plus le rôle de grande sœur quand vous étiez tous les deux plus jeunes. Maintenant que vous êtes tous les deux à l'université, tu ne vois plus qu'un miroir imparfait – tu te reconnais tellement en lui, mais c'est jamais plus pareil.

Tu te souviens encore, dans votre enfance, de la fierté que tu éprouvais à lui enseigner ce que tu savais déjà. À l'école, tu avais toujours un an d'avance sur lui. De cette façon, tu as servi d'aperçu constant de ce qui allait arriver – un oracle, dans la forme d'une sœur. Ou peut-être plus précisément un cobaye. Tu te souviens de discuter avec lui de nouveaux mots de vocabulaire, de lui montrer des formules mathématiques (un peu) plus avancées, et même de lui donner des conseils sur les professeurs les plus sympathiques ou qui avaient le meilleur style d'enseignement. Il a toujours voulu tout faire comme toi, jouer avec les mêmes jouets que toi, faire les mêmes activités que toi. Tu te souviens quand tu as commencé à apprendre le français au collège. Ton frère prétendait qu'il voulait faire du latin à la place. Un an plus tard, il a commencé à apprendre le français aussi.

À cette époque, tu étais encore sa Grande Sœur. La sœur qu'il admirait, avec qui il voulait passer tout son temps.

Puis, ton frère a grandi.

Tu te souviens de réaliser qu'il n'était plus ce petit garçon qui te suivait partout. Tu as été choquée le jour où il est finalement devenu plus grand que toi... une partie de toi pensait (espérait) que cela n'arriverait jamais. De même, sa personnalité et son individualité se sont développées, et avec elles, son rôle dans votre lien.

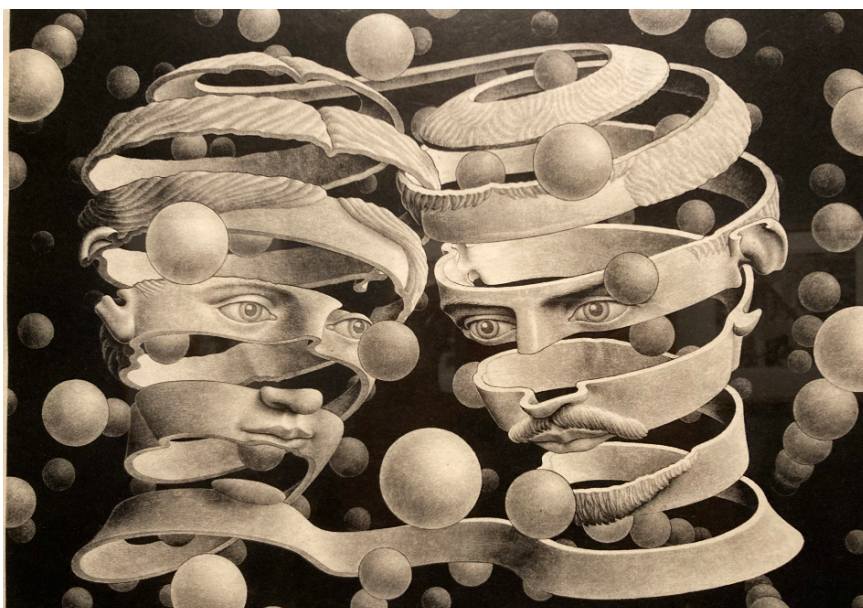
Maintenant, quelquefois, ton petit frère te soutenait aussi. Parfois, quand tu avais peur – comme cette fois où tu t'es retrouvée prise dans une mer agitée, avec des vagues un peu trop grosses pour toi – il était là pour toi. Quand l'eau t'a projetée contre la falaise, quand tu t'es accrochée aux rochers malgré le sang que les pierres acérées ont fait couler, quand tes bras et tes jambes étaient faibles à la simple idée de retourner à la nage au bateau d'où tu avais sauté, il a nagé vers toi comme un cordage (ou, peut-être, comme un lien vital). Il t'a alors encouragée

à continuer à nager, il t'a dit de ne pas penser à la distance jusqu'au bateau, il a promis que lui (à ce stade plus fort et meilleur athlète que toi) serait à tes côtés tout le long du chemin du retour. Et quand tu as finalement réussi à remonter sur le bateau, t'effondrant d'épuisement et de soulagement sur le pont; quand ta mère nettoyait et bandait tes blessures, tout en te réprimandant d'être allée trop loin au large; il était assis silencieusement à côté de toi.

Maintenant, vous avez tous les deux quitté la maison. Vous étudiez dans des universités situées dans différentes régions du pays, donc vous ne vous parlez pas aussi souvent, et vous vous voyez certainement beaucoup moins, mais vous trouvez quand même des moyens de vous soutenir mutuellement. Vous ne vivez plus sous le même toit, mais il t'appelle encore pour te demander conseil. Vous ne dînez plus ensemble à la même table, mais vous continuez à lui montrer des vidéos amusantes trouvées en ligne.

D'une manière ou d'une autre, malgré la distance, malgré le fait que vous suivez désormais des chemins séparés, peut-être dans des directions différentes, tu demeures l'un des deux. La moitié d'un ensemble assorti.

Kally Proctor / Marie-Thérèse Pent





Con i miei cugini mi sento a casa,
anche quando fuori il mondo cambia e passa.
Non serve niente di speciale o grande,
solo stare insieme, parlare, ridere un istante.
La cucina è piena di voci e rumori,
di storie semplici, di piccoli valori.
Con loro non devo fingere o cambiare,
posso essere me stessa, posso restare.
E anche se un giorno andremo lontano,
porterò questa casa sempre nella mia mano.

Lilianna Leischner / Massimilano Delfino



Cosa mi fa sentire a casa?
L'odore della cucina di mio padre che mi sveglia.
Il suono del mio cane corre per i corridi.
Gli uccelli che cantano sull'albero fuori dalla finestra.
La musica alta che proviene dalle stanze delle mie sorelle.
Il ticchettio della tastiera di mia madre mentre lavora.
Il bussare alla porta, mentre familiari e amici vanno e vengono.
ma, soprattutto, la cosa che mi fa sentire davvero a casa,
È la calma in mezzo a tutti i rumori caotici.

Aaron de Chiara / Massimilano Delfino

Un posto dove risate
Dove tutto la mia famiglia e i miei amici avevano un posto
Dove molti racconti hanno detto e ho imparato lezioni
Dove avevo conforto nel cibo di mia madre
E dove tempo si muove lento
Un posto per tardi notte studiare e presto mattina chiacchierare
Dove ogni sedia aveva una memoria
Dove silenzio aveva rumore
Casa è il mio tavolo da pranzo
Non solo dove io mangio cibo, ma dove sono conosciuta
Dove trovo pace
Dove trovo felicità
Dove io sono con le mie persone preferite

Abigail Alem / Massimilano Delfino





Il sole è casa per me.

Quando ero piccola, passavo molto tempo fuori in natura con la mia famiglia. Il sole brillava e io mi sentivo tranquilla. Giocavo nel parco con mio fratello e parlavo con i miei genitori. Era semplice, ma importante.

Un giorno, sono andata nel parco vicino a casa. Il sole era caldo e la luce era luminosa. Ho sentito qualcosa di speciale. Ho capito che il sole mi faceva sentire allegra, come quando ero in casa.

Adesso, quando io sono stressata o stanca, io cerco il sole. Vado a fare una passeggiata o mi siedo. Il sole è calmo e mi aiuta pensare. Mi ricorda della mia infanzia. Per me, sentirsi a casa non è solo un luogo. È una sensazione. Il sole questa sensazione di pace, calore e felicità. Anche se io sono lontana, il sole è sempre con me.

Hannah Lee / Massimilano Delfino

Mi Sento a Casa

Quando penso a casa
Penso alla pasta
Cucino con mia mamma
E facciamo una danza

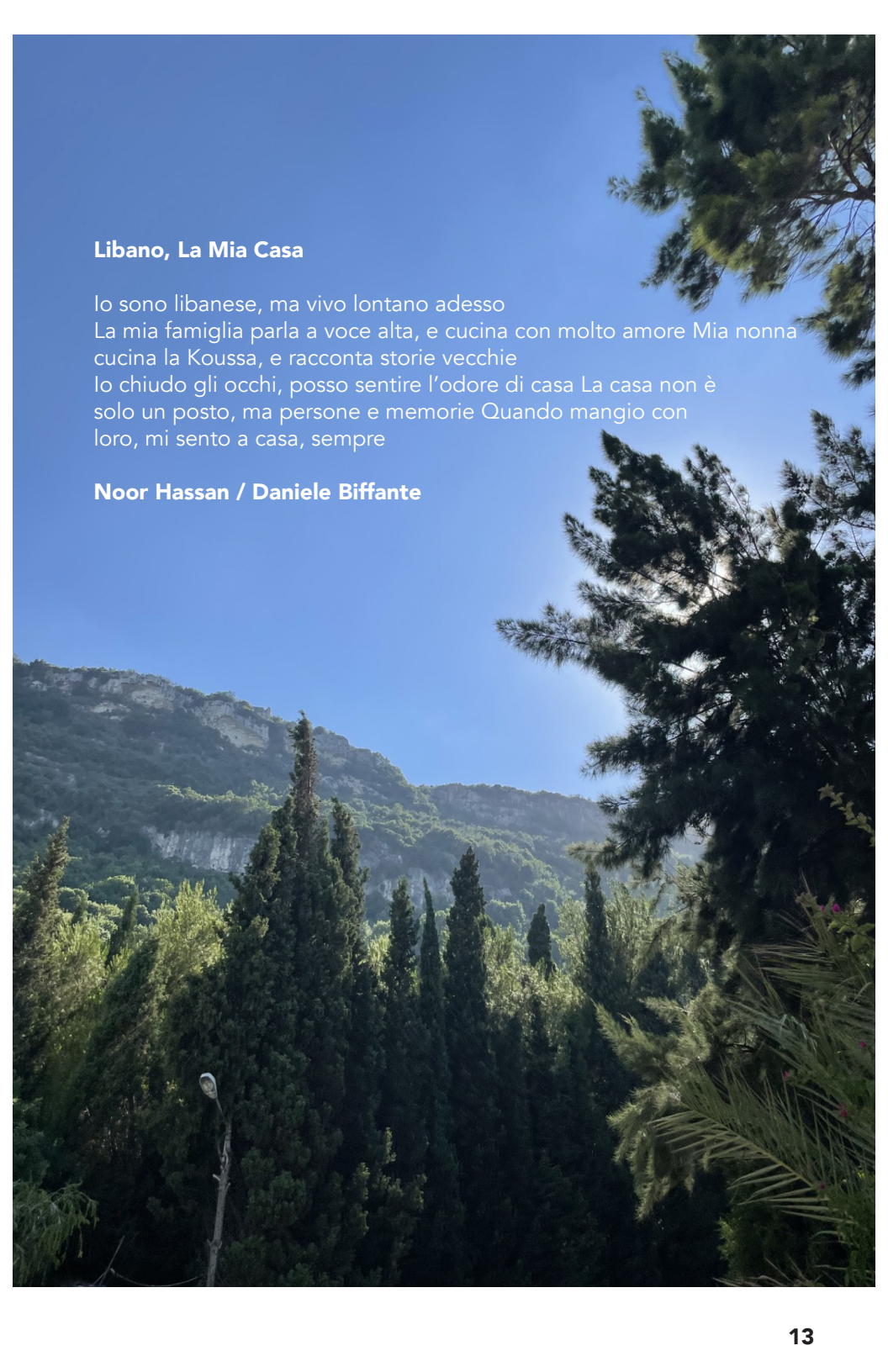
Ascoltiamo della musica
Ci muoviamo per la stanza

Ma questa notte non è diversa dalle altre
Amo che passiamo sempre il tempo insieme
E in particolare con mia mamma e il mio cane

La cucina è calda
E profuma d'amore
La pasta è buona
E sono sorridente

Quando sono con mia mamma
E con il mio cane
Mi sento tranquilla
Mi sento felice
Mi sento a casa.

Julia Allen / Daniele Biffanti

The background image is a photograph of a mountain landscape. In the foreground, there are several tall, dark green cypress trees. Behind them, a mountain range is visible with steep, rocky slopes and patches of green vegetation. The sky is a clear, bright blue. The overall scene is peaceful and scenic, typical of a Mediterranean or Middle Eastern landscape.

Libano, La Mia Casa

Io sono libanese, ma vivo lontano adesso
La mia famiglia parla a voce alta, e cucina con molto amore Mia nonna
cucina la Koussa, e racconta storie vecchie
Io chiudo gli occhi, posso sentire l'odore di casa La casa non è
solo un posto, ma persone e memorie Quando mangio con
loro, mi sento a casa, sempre

Noor Hassan / Daniele Biffante

La mia famiglia è la mia casa

Mia madre.

Mia madre è caffè del mattino in una tazza gigante.

Mi sveglia.

Mi offre un incoraggiamento amaro

E so di cosa sono capace.

Anche quando sono stanca, lei mi ricorda tutto quello che posso fare.

Miei fratelli.

I miei fratelli sono raffiche di vento.

Mi danno la forza.

Mi ricordano dove mi trovo

E dove dovrei essere.

Anche quando sono lontana, i miei fratelli mi riportano a casa.

Mio padre.

Mio padre è duro lavoro.

Mi ricorda quanto valgo.

Mi fa capire cos'è l'amore

E come proteggerlo.

Anche quando è esausto, mio padre lavora per noi.

Annabeth Lundberg / Daniele Biffanti

Une heure dans la voiture

On s'est réveillé très tôt pour vérifier si toutes les affaires étaient bien organisées. La maison est silencieuse, car personne n'a le courage de dire le premier mot du jour. On n'entend que le bruit des fermetures, un signe que le moment de partir s'approche. L'eau est chaude et le bain est comme une étreinte, un dernier réconfort avant de quitter cette maison dans laquelle on a grandi. Un dernier sommeil dans le lit, un dernier petit déjeuner chez la cousine. Et l'ascenseur arrive : il faut partir.

On met deux valises dans le coffre ; toute une vie enfermée dans deux boîtes noires qui vont toujours rester poussiéreuses au-dessus du nouveau lit où on va dormir. On ouvre la porte et on s'assoit à côté de quelqu'un de spécial. Deux mains se tenant fermement l'une dans l'autre, un câlin un peu triste et un peu fier. Le jour est finalement là et le soleil entre par la fenêtre, apportant une chaleur agréable. Le silence continue.

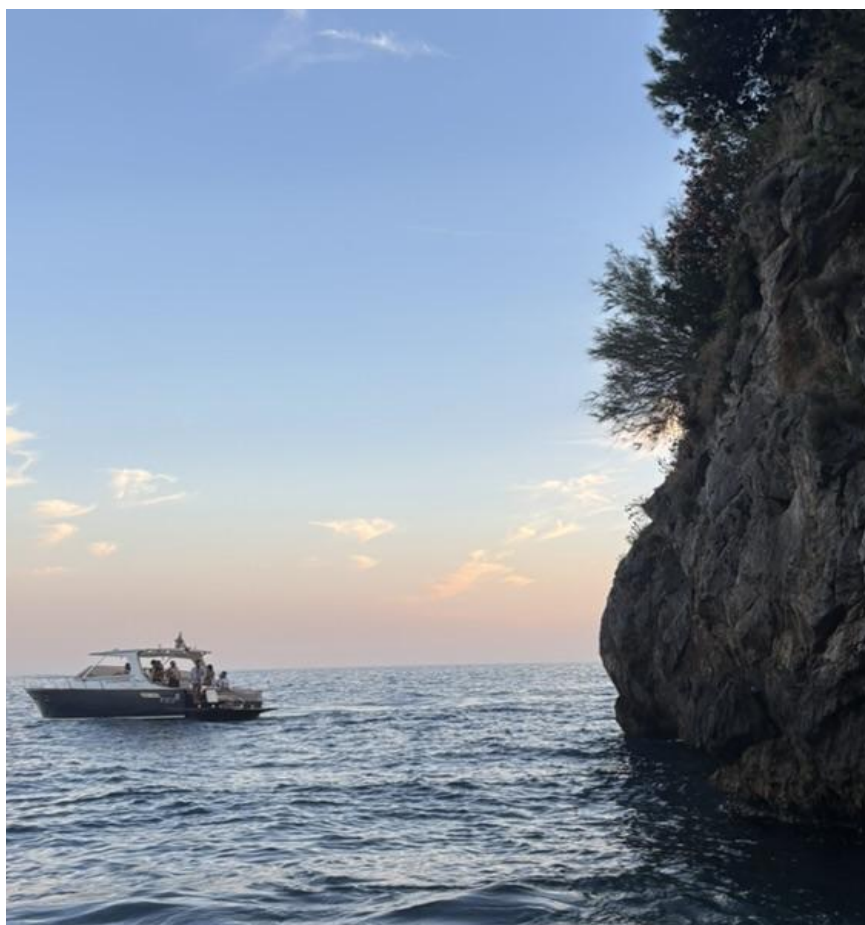
A travers les vitres, on peut voir des personnes qui commencent leurs journées : un couple amoureux qui marche sur le trottoir avec leur bébé dans une poussette, les chiens errants qui se promènent librement dans la rue sans se soucier des voitures. On a une certaine jalousie envers cette normalité d'aujourd'hui, une normalité qui existe seulement en dehors de la voiture. Il fait beau, les arbres sont verts et l'air est humide. On a envie de rester.

L'aéroport n'est pas dans le centre-ville. Pour y arriver, il faut toujours passer par le quartier où on a étudié dans notre enfance, devant le restaurant où on a échangé notre premier baiser, et près de l'hôpital où on a reçu de mauvaises nouvelles. Pour y arriver, il faut dire adieu à tous les souvenirs, les bons et les mauvais moments. Pour y arriver, on doit revivre toute la vie qu'on laisse derrière. Mais il y a encore le silence : personne ne dit « au revoir » jusqu'au moment où on entre dans l'aéroport. Car entre la tristesse de quitter la maison, et la surexcitation d'embarquer dans l'avion, on vit une vie entière en une heure dans la voiture.

Isabela P. Camargos / Marie-Thérèse Pent

Questa foto è della Costiera Amalfitana. Quando guardo questa foto, mi trasmette una sensazione di calma. Ho visitato Amalfi con mia madre l'estate scorsa ed è stato il mio posto preferito che ho visitato. I panorami sono diversi da qualsiasi cosa che abbia mai visto. In questa foto, eravamo su una barca per un'escursione lungo la costa al tramonto. Nella foto c'è un'altra barca sulla sinistra e una scogliera sulla destra. La scogliera ha degli alberi. Il tramonto ha sfumature di blu e arancione e ci sono poche nuvole. Non ci sono uccelli nel cielo, ma ricordo di aver visto dei delfini nell'acqua. Il mare aveva poche onde. Ricordo che la barca ondeggiava avanti e indietro. Nella foto si possono vedere le piccole onde e il movimento. Quando guardo questa foto, mi trasmette una sensazione di calma.

Sofia Nardi / Massimiliano Delfino



Un'estate in Italia

In estate sono andato in Italia, con
una valigia e molta curiosità. Ogni
mattina camminavo piano, sotto il
sole della città.

Nelle piazze vedevo bambini
giocare a calcio con felicità. Il
pallone correva veloce,
tra le strade e i bar della città.

Quando c'era una partita importante, tutti
guardavano la televisione.
Al gol, la gente gridava forte con
gioia, passione e emozione.

Dopo cena compravo un gelato,
fragola, limone o pistacchio.
Lo mangiavo vicino alla fontana,
sorridente senza dire troppo.

Per me l'Italia era questo:
calcio, gelato, sole e mare, persone
che parlano con le mani, e serate
lente da ricordare.

Quell'estate non ho parlato perfettamente, ma
ho imparato a vivere un po' di più.
Tra una partita e un gelato, l'Italia è
diventata parte di me.

Ethan Barnes / Paola Morgavi

Quando esploro mi sento a casa.
È quella sensazione di disagio che mi fa sentire a mio agio.
Provare questa sensazione è allo stesso tempo bene e male.

Mi piace viaggiare perché mi permette di esplorare luoghi nuovi.
Viaggiare è molto gratificante perché mi fa sentire così:
Cosa che mi piace del viaggiare è l'esperienza di conoscere nuove culture.
È questo che mi fa sentire vivo

Tuttavia, a casa spesso mi sento noioso.
Voglio lavorare per essere più presente.
Ma non è facile essere presente quanto voglio essere in altri luoghi.
Per questo sono attratto dalle grandi città dove posso esplorare
diverse zone della città.

Wes Spivak / Massimiliano Delfino



Entre-Deux

Tu es le bébé d'un tiroir. Tu l'as considéré comme ton lit durant les deux premières années de ta vie, ce petit endroit qui glisse dans une commode, enveloppé de couvertures sur lesquelles tu dormais. Ce pageot était parfait pour les jeunes parents — caché dans leur résidence universitaire, ils pouvaient retirer le tiroir la nuit et le poser sur une chaise pour qu'ils puissent te voir dormir, et le matin, ils pouvaient passer du temps avec toi, et ils n'oubliaient jamais de remettre le tiroir dans la commode pour se libérer du poids d'être de si jeunes parents, pour imaginer un autre monde dans lequel tu n'étais pas là.

Ces pensées n'ont pas de racines dans la haine mais plutôt dans l'ambition. Tes parents ne voulaient pas que tu te souviennes de ton enfance comme d'une expérience exiguë, ils voulaient que tu puisses profiter de leur argent et de leur temps. Mais tout est arrivé trop tôt pour eux, et il fallait qu'ils aillent aux cours universitaires avec toi, un petit bébé, enveloppé dans leurs bras. Il faudrait que tu attendes 3 ou 4 ans jusqu'à la remise de leurs diplômes pour profiter d'un vrai repas dans un restaurant — tu adores les pommes-frites, tu le découvres alors.

Ta mère, qui adore parler à n'importe qui en public, devient journaliste. Elle obtient une position dans un magazine qui se focalise sur les reportages nationaux et elle passe son temps avec un stylo attaché définitivement à sa main, toujours prête à écrire, toujours prête à écouter. Ton père a un cœur tourmenté, une agitation interne qui ne le laisse jamais en paix. Il veut toujours être en mouvement, toujours anxieux de connaître sa prochaine maison, sa prochaine aventure. Pour son métier, cependant, il fixe les cœurs des autres en tant que cardiologue. Toi, qui adores ton père parce qu'il possède la même manière que toi de raconter des histoires avec un humour pince-sans-rire, tu lui fais entièrement confiance. Il connaît ses défauts mais il t'assure toujours que tu n'en es pas un.

Quand tu commences l'école élémentaire à 6 ans, ta famille s'agrandit : tu as une petite sœur maintenant. Ça fait 2 ans que tu as vécu dans la petite pièce à l'Université du Minnesota, dans laquelle ta famille n'avait qu'une chaise pour se reposer et assez d'espace pour placer seulement trois ou quatre assiettes. Ta petite sœur n'aura jamais besoin de connaître cette pauvreté, mais toi, tu vas te souvenir de ce que tes parents ont enduré. Tu vas te souvenir de ton tiroir. Tu vas toujours posséder une armoire pour le reste de ta vie dans tes maisons et appartements.

Tu trouves la sécurité dans les chiffres. Ils ne changent jamais, sont toujours là pour toi, et il y a des règles strictes. Tu adores les maths et comment elles peuvent se retrouver dans beaucoup d'aspects de la vie. C'est un changement naturel, tu découvres de la sécurité dans cette matière qui peut t'ouvrir les portes, celle de la stabilité, ce qui n'était pas du tout possible dans ton enfance. Tu t'efforces de réussir à l'école, tu te retrouves dans des chambres bien plus grandes que ton premier logement. Tu dors dans des lits bien plus grands qu'un tiroir d'une commode. Tu crées un monde où tes futurs enfants n'auront jamais à y dormir non plus.

Tu es le fils d'une guerre entre tes deux factions — cinghalaise (du côté de ta mère) et tamoule (du côté de ton père). Ton île, le Sri Lanka, est petite, et elle n'a pas assez d'espace pour accueillir les histoires entre ces deux groupes. La guerre civile du Sri Lanka est comme une casserole de pâtes en train de cuire et dont l'eau déborde — inévitable.

Le conflit commence en 1983, quand tu as 13 ans. En tant qu'adolescent dégingandé, tu te focalises plus sur les sports comme le rugby et le squash pour que tu puisses gagner contre tes camarades de classe que sur la guerre civile. Pendant les deux premières années du conflit, tu trouves que tout est normal pour toi. Tu as l'avantage de vivre dans sa capitale, Colombo, dans un lotissement de maisons entouré d'une enceinte et protégé par la police, mais il y a toujours le danger impliqué dans un combat avec d'autres jeunes soldats dans les rues de la ville. Et si tu es impliqué, tu vas être martyr, assassiné par un côté ou l'autre du conflit.

Quand tu as 17 ans, le sens du conflit change. Quelqu'un commet une attaque suicide dans le nord du pays, à Jaffna, et tue 40 personnes dans cet acte meurtrier. L'armée indienne, qui a été stationnée dans le pays pour contrôler le conflit et essayer de l'améliorer, est partie, car elle trouve que la paix est trop distante pour le Sri Lanka. Tes parents décident qu'il faut que tu quittes le pays, aussi, et tout d'un coup, ton avenir est bouleversé. Tu vas à la bibliothèque, et tu trouves des encyclopédies qui offrent les noms des universités aux États-Unis. Tu trouves une liste de personnes de ton lycée qui sont allées faire leurs études supérieures aux États-Unis ; il n'y en a que cinq : Harvard, Stanford, William et Mary, Oberlin, Hobart et William Smith. Ce sont les cinq universités auxquelles tu envoies ton dossier. Tu expliques la situation violente dans laquelle tu te trouves, et tu pries un dieu dont tu ne crois pas à l'existence pour pouvoir échapper au pays de ta naissance.

Trois mois plus tard, tu reçois une seule lettre dans laquelle est écrit le mot "oui," et que cette université te donne l'assurance d'une bourse complète pour ton éducation : c'est Oberlin College dans l'état de l'Ohio. En août, tu quittes le Sri Lanka, et tu ne le reverras pas avant vingt ans.

Quand tu arrives dans cet état bizarre, l'Ohio, tu es seul, au sens le plus large du terme. Tu ne connais personne sur ce campus, tu ne sais pas comment écrire une rédaction, tu peux seulement parler anglais celui enseigné aux élèves sri lankais — autrement dit, les Américains ne peuvent pas comprendre ce que tu dis. Ton premier colocataire vient d'une famille riche à New York. Il te demande ce que c'est que le Sri Lanka en fumant de la marijuana dans ta chambre sans t'en demander la permission, et tes vêtements, qui sont déjà inappropriés pour les automnes en Ohio, maintenant sont imprégnés d'une odeur de drogue. Ton colocataire est contestataire, même si ses parents sont des milliardaires, et il croit que tu es cool d'avoir échappé à une guerre. Tu lui expliques que ce n'est pas la réalité, que tu n'avais pas vraiment dû faire face aux champs de bataille comme ceux qu'il a vus dans les films de guerre, mais il ne t'écoute pas. C'est un thème récurrent pendant ta première année aux États-Unis, des gens qui ne t'écoutent pas.

Tes parents t'écrivent souvent, et un jour ils t'informent que maintenant toute la famille quitte le pays, aussi. Ton père a reçu un nouveau job au Kenya, et il va faire tes valises avec les memorabilia de ta chambre : tes trophées de cricket et de squash, tes prix en mathématiques et en tamoul, des photos de toi et tes amis qui sont aussi partis du pays pour l'Australie ou l'Angleterre. Pendant les vacances tu ne peux plus retourner chez toi, seulement dans une maison qui ne représente plus ton « chez toi ».

Et puis, 36 ans après avoir débarqué en Ohio, tout est différent. Tu as passé plus de temps dans ce pays étranger que dans ton propre pays natal. Tu as oublié comment parler à la fois tamoul et cinghalais. Lorsque tu t'assieds pour écrire un courriel à tes parents, les mots dans les langues avec lesquelles tu as grandi t'échappent comme des grains de sable qui glissent entre tes doigts. Quand tu essaies de lire un journal sri lankais, tu te trouves encore dans une salle de classe en Ohio, sans pouvoir, pour la première fois, déchiffrer les mots sur la page.

En un étonnant contraste de l'étudiant que tu étais lors de ta première année états-unienne, tu es maintenant professeur d'économie dans une petite université non-mixte. Mais la vie est un cycle, toujours un cycle, particulièrement pour toi. Tu donnes à tes étudiantes les expériences que tu ne pouvais pas avoir en tant que jeune homme en Ohio. Tu es toujours là pour elles, ta porte est toujours ouverte, tes conseils sont honnêtes et jamais peu constructifs.

De temps en temps, particulièrement durant l'automne comme celui de ta première année en Ohio en 1989, une jeune femme de 18 ou 19 ans entre dans ton bureau et dit qu'elle est effrayée dans ce nouveau pays, qu'elle s'y sent perdue. Tu peux lui dire, de tout ton cœur, que tout ira bien.

Tu es l'enfant des lambeaux de deux mondes. Des fragments de cultures différentes, distantes de 14 300 kilomètres, se sont combinés pour te créer. Dès ton jeune âge, tu connais tes racines, où se trouve le Sri Lanka sur une carte et comment ton père a déménagé aux États-Unis.

Donc tu vois le monde coupé en deux, mais tes parties assorties t'encouragent à vénérer le petit mot de liaison « et ». Tu es athlète et musicienne, tu es mathématicienne et écrivaine, tu es ta mère et ton père, tu es du Sri Lanka et des États-Unis. Tu peux créer de nouvelles intersections. Tu ne dois pas choisir un seul terme pour te décrire, tu es tout, partout, tout à la fois. Tu seras toujours la fille de deux personnes extrêmement différentes qui se sont trouvées.

Grâce à tes parents, tu n'as jamais dû et peut-être ne devras jamais connaître la pauvreté ni la guerre. Tu n'as jamais bien compris ton amour pour le passé de tes parents jusqu'à ton arrivée à Chicago pour l'université, mais maintenant tu sais comment ils l'ont vécu : malgré leur peur et leur savoir. Et il faut que tu fasses la même chose qu'eux.

Anya Weerapana / Marie-Thérèse Pent



Le Trajet

Tu es la troisième de huit enfants.

La ville où tu habites est très petite, un vrai village montagneux au milieu du Brésil rural. Ton père, le seul médecin pédiatrique de la région, est à l'hôpital tous les jours, passant son temps avec tous les enfants qui n'habitent pas chez lui. Ta mère était une fille rêveuse, mais c'était avant. Maintenant, elle est épouse et mère – elle n'est pas professeure, comme elle l'avait voulu. Elle n'a pas voyagé dans le monde entier. Elle n'a jamais répondu à la lettre du pilote américain qu'elle a connu dans son adolescence. Ce qu'elle a fait, en revanche, c'est mettre au monde cinq enfants, en perdre deux autres pendant la grossesse, et en adopter trois de plus. Bien sûr qu'elle a une vie qu'elle aime, mais ce n'est pas une vie qu'elle a eu le privilège de choisir.

Dans cette grosse maison, tu te sens toujours seule. Tes parents sont régulièrement occupés par d'autres choses. Tes frères et sœurs crient, courent, se battent. Mais tes meilleures amies sont tes rêves : sortir de la petite ville où tout le monde connaît ta famille et tu n'as aucune vie privée ; être mère, avoir tes filles (bien sûr que des filles pas de garçons !) ; travailler dans la loi, même si chez vous la seule profession méritante de fierté est celle de la médecine.

Ta sœur aînée quitte la maison pour étudier la médecine dans la capitale. « La première femme médecin dans notre famille ! » – ton père la célèbre. Mais la célébration n'est pas longue : après un an, la deuxième fille quitte la fac pour se marier à 19 ans. Tes parents sont furieux, mais ils la respectent. Elle déménage de ta maison pour une autre ville, encore plus petite que la tienne, où elle va vivre avec son mari violent et faire naître et grandir trois garçons. À ce moment-là, tu es la fille la plus âgée qui vit encore chez tes parents. C'est à ton tour de les quitter.

À 15 ans, tu pars à la capitale, Belo Horizonte, pour vivre avec ta sœur dans un petit appartement où tu connais pour la première fois l'indépendance.

Tu es la dernière de tes amies à goûter à ton premier baiser, mais la première à te marier. Vingt jours seulement après avoir commencé à sortir avec cet homme plus âgé, il te déclare son amour et te demande en mariage. À ta propre surprise, tu lui dis « oui, » Ta famille ne comprend pas tout de suite ; ils te disent d'y réfléchir plus, et t'assurent que ça ne durera pas. C'est le mariage le plus long parmi tous ceux de tes frères et sœurs.

La maison que tu construis avec lui est remplie de livres, de chansons, et de bières à l'orange. Vous dansez ensemble chaque fois qu'Hôtel California passe à la radio. Pour ta mère, ton mari

est comme un neuvième enfant. Tout va bien : tu travailles dans le domaine que tu aimes, la loi publique, et reviens chez toi vers la famille de tes rêves. C'est une belle vie. Tu restes mariée pendant 21 ans, jusqu'au jour où le cancer emporte ton mari pendant le sommeil, dans le lit que tu partages avec lui.

Il te laisse deux filles, de 18 et 12 ans, et d'innombrables mémoires heureuses de la petite famille que tu as créée avec lui : des voyages, des rires, des câlins. Maintenant, il faut que tu commences une autre odyssée, et apprennes à vivre à nouveau.



Tu es l'ainée.

C'est l'anniversaire de tes 19 ans, le premier après le décès de ton père. Tu viens d'être acceptée dans une université aux États-Unis, comme c'était ton rêve depuis toute petite. Belo Horizonte, la ville qui était un symbole cosmopolite pour ta mère, pour toi semble trop petite. Il faut que tu la quittes. C'est le dernier anniversaire où tu habites au Brésil, mais tu ne veux pas le célébrer. Ils te disent de faire un vœu et de souffler la bougie, mais après avoir prié et souhaité que ton père ait guéri pendant deux ans, tu sais que tous tes désirs sont inaccessibles.

Ton père te manque. Tu te souviens de lui tout le temps, avec une envie de lui raconter les nouvelles et lui demander des conseils. La maison est vide, et les espaces qu'il occupait te hantent. Ta famille déménage dans un appartement, où tu peux créer de nouveaux souvenirs sans être entourée de douleur.

Ta mère est ta plus grande inspiration. Les blessures de son enfance se sont guéries ; ses parents sont maintenant ses meilleurs amis. Elle améliore la vie des gens dans son travail en tant qu'avocate engagée. Ta sœur est une version miniature de toi : quand ton père était malade et ta mère passait des semaines à l'hôpital avec lui, tu restais avec elle, ta petite – elle est devenue comme ta propre fille. Tu la regardes avec une bienveillance presque maternelle. Quand le jour arrive de quitter Belo Horizonte et de partir à la fac, lui dire adieu est la partie la plus difficile.

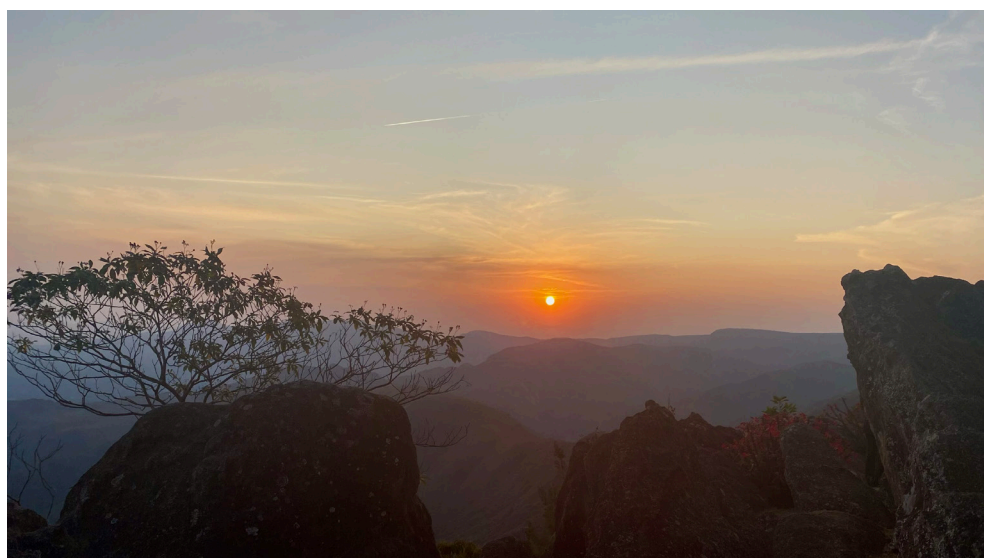
Tu arrives à l'université de Northwestern. Le vent léger de septembre caresse ton visage lorsque tu fais face au lac d'un bleu éclatant. Tu penses à ton père et comment il aimerait te voir ici, dans ce beau campus rempli de personnes intelligentes, intéressantes, et avec une envie de changer le monde. Tu penses à ta mère et à tout ce qu'elle a fait pour te donner cette opportunité. Tu penses à ta sœur et comment les petits déjeuners avec elle vont te manquer. Tu es une collection de toutes les personnes que tu aimes.

Tu inspires profondément, avec la certitude que c'est ici que tu dois être.

Tu es reconnaissante. Tu es capable.

Peut-être, tout ce qui t'est arrivé dans la vie –la tristesse, l'angoisse, la joie, la nostalgie–devait arriver puisque tu peux finalement être ici. Finalement toi-même.

Isabela P. Camargos / Marie-Thérèse Pent



Une Lettre à Stone

Cher Stone,

On se parle tous les jours, mais je ne saisis jamais l'occasion de t'exprimer ma reconnaissance pour toi et pour notre amitié.

De plusieurs façons, tu es fort comme un taureau. Survivant du cancer des os et du sang, de la relation de tes parents, tu as dû reconstruire tes émotions, tes perceptions de toi, ton corps, ta mentalité, un Bateau de Thésée humain.

Tu as reçu ton diagnostic en juin 2020. Le traitement t'a détruit les cheveux et ta hanche a été remplacée par une prothèse en métal, mais ton esprit a émergé plus fort que jamais. Quelques mois plus tard, le sang est devenu cancéreux, une conséquence du traitement des os. On ne te considère pas comme un homme chanceux. Tu te moques de la souffrance, des aiguilles, des traitements extrêmes chez les mortels, et de cette manière, et je veux le dire avec amour, tu manques légèrement de patience pour les problèmes mineurs—même si tu te plains de ta taille, ~1m73, 63 kg, c'est pas mal !

Avant que tu te fâches, pense à ce moment à Paris. J'imagine que tu sais déjà de quoi je parle. C'était à Chipotle, quand le travailleur t'a servi un peu de crème fraîche par accident. Je t'ai regardé rougir de colère. Du Chipotle aux Jardins de Luxembourg, on a parlé de ton burrito raté. Cette attitude m'a inspiré. Tu sais ce que tu veux. Tu veux ce que tu veux. Tu m'inspires à m'indigner plus.

Si j'écrivais tout ce que tu me disais dans un document—à Paris, sur FaceTime—et je le montrais à un inconnu, il supposerait que tu mesures 2 mètres et pèses 120 kilogrammes. Cependant, tu mérites cette confiance en toi. Tu es la personne la plus forte que je connaisse.

Bisous,

Milo Kaplan / Dominique Licops



Agnès Varda, 1954

“La photo avec la chèvre sur la plage m’a intéressée et j’y pense parfois quand je fais de la photographie. J’ai pris une photo d’un vélo qui était tombé et j’ai trouvé que ma photo était similaire à la photo avec la chèvre.”

Xuan Lan Tran / Anna Schnitzer



Xuan Lan Tran, 2025

Il Bancone

I miei primi ricordi sono nella cucina, seduto sul bancone, guardando mia nonna, che preparava il suo leggendario biryani di pollo. Dal primo momento in cui mi è stato permesso di tenere un coltello, la mia esplorazione gastronomica è cominciata. Per me, cucinare significava innovare, sperimentare, e raffinare. Tuttavia, un bambino di 8 anni non ha l'autorità culinaria di "raffinare" le ricette antiche della mia bisnonna. Così, mi sono rivolto ad un piatto le cui radici culturali erano meno ancorate nella eredità asiatica.

Gli Spaghetti Aglio e Olio, e per estensione, la cucina italiana, mi hanno dato la libertà di cucinare come volevo, senza la paura di snaturare il capolavoro che è il ricettario della mia bisnonna. Ma ogni volta che lo preparavo, qualcosa non era giusto – era troppo forte, o troppo elaborato...

Un giorno, seduto di nuovo sul bancone (la mia posizione preferita per riflettere), ho chiuso gli occhi mentre cercavo di assaporare mentalmente l'essenza del piatto perfetto. Allora ho capito: pasta, aglio, olio. Niente altro.

Quel disordine caotico che ho lasciato in cucina ha prodotto la miglior Aglio e Olio che io abbia mai mangiato. Ho scoperto che la semplicità era tanto importante quanto la complessità. Ho mostrato alla mia famiglia che l'evoluzione di una ricetta deve essere accolta; posso onorare la saggezza dei miei antenati senza calpestare il mio patrimonio.

Aarav Vaswani / Daniele Biffanti

Cibo Fatto in Casa

Con la mia famiglia,
il profumo, tutto fatto in casa.

Ma la cosa più importante, le risate e i
sorrisi nei loro volti.

Mia madre, guida la cucina con
passione.

Ma è molto premurosa e
piena d'amore.

Mio padre e i miei fratelli parlano con
me.

Parliamo della nostra giornata e il
tempo si ferma.

Ogni giorno,
in quei momenti semplici, sono
contento della mia vita c'è un calore
nella mia casa.

Più di ogni altra cosa, il cibo.

Non c'è niente di meglio dei
pasti fatti in casa,
perché lì sono fatti con
amore.

Julius Sawhney / Daniele Biffanti

Goûter du café pour la première fois

C'est le matin. On est toujours en pyjama, bien qu'il soit presque onze heures. Grand-mère vient de se réveiller. Elle porte le peignoir qu'elle a toujours porté et ses pantoufles produisent un bruit de frottement. C'est réconfortant. Elle n'est pas maquillée. Comme un chiot, on court entre elle et la table où il y a des choses pour le petit déjeuner, tellement on veut qu'elle arrive plus vite. Elle continue à la même vitesse, toujours en trainant les pieds *tch tch*.

Elle arrive à la table juste au moment où on y est arrivé pour la huitième fois. On s'assoit. Elle est sur une chaise en bois. On est sur un banc en bois, à la même place où on dîne avec la famille chaque soir.

On est content quand elle demande qu'on aille lui chercher son café. On regarde la machine à café qui s'accroupit sur le comptoir comme un petit gremlin. On cherche la cuillère pour faire son café avec la poudre instantanée, comme elle préfère. Ça sent les produits chimiques, mais ça sent aussi ses câlins. On y met de l'eau chaude. Une goutte tombe sur la main. On ne fait pas qu'un petit bruit. Grand-mère n'entend pas ; elle n'entend jamais. On met le sucre faux d'un petit paquet qui fait un bruit plaisant en le secouant. On met du lait froid du frigo ce qui nécessite de tirer trois fois sur la porte avant de l'ouvrir. On en met juste assez pour que le café prenne la même teinte que ses tatouages qu'elle fait passer pour ses vrais sourcils. Si on le fait correctement, elle va en partager un peu. Elle le dit à chaque fois.

Mains tremblantes, on lui sert son café. Elle en prend une lente gorgée. On la regarde, les yeux brillants comme ses ongles vernis. Elle fait claquer ses lèvres. Elle se les lèche. Le café est bon.

« Puis-je en goûter un peu ? »

« Mais non, tu vas arrêter de grandir. »

« Je m'en fiche. Je veux goûter. »

Elle place la tasse sur la table et ferme les yeux. On prend une petite gorgée en essayant de ne pas la recracher. Bien qu'on n'ait que huit ans, on est, maintenant, adulte.

Katie Whitaker / Marie-Thérèse Pent

Souviens-toi

Souviens-toi
Le monde est fragile

Les rues sont bruyantes
Mais les cœurs sont calmes

Souviens-toi
Les gens regardent les écrans

On oublie de parler
On oublie d'aimer

Souviens-toi
Un sourire simple
Un moment vrai

La paix est proche
Mais on ne la voit pas

Pourquoi la haine
Pourquoi les murs

Souviens-toi
Nous sommes pareils

Il y a encore de l'espoir

Nyamma Nelson / Jackson Bronack



La vita è per studiare
La vita è scuola, giorno dopo giorno
Comincia con i quaderni aperti,
le pagine bianche che diventano piene di parole.
Poi le ore a memorizzare, ripetere
Sempre studiare, memorizzare, ripetere.
Non scegliamo le nostre lezioni,
Il nostro apprendimento è già deciso.
Tutto sembra costruito per essere controllato,
Misurato, valutato in un esame.

Ma poi penso, l'apprendimento può essere diverso?
Penso a viaggiare, partire senza sapere tutto
Imparare una città nuova, le strade, le persone
Una lingua sbagliata che diventa comunicazione.
errori che non penalizzano, ma aiutano.

Magari capire la vita non è solo superare un esame,
Ma per imparare anche fuori dai libri.
Tra studio e mondo non c'è differenza,
solo modi diversi della stessa lezione.

Ella Bentley / Massimiliano Delfino

Les robots de français

Je conjugue, tu conjugues, il/elle/on conjugue, nous conjugurons, vous conjuguez, ils/elles conjuguent... Pendant ce temps, les jeux vidéo commencent à apparaître sur les écrans des étudiants dans tous les cours de français d'introduction obligatoires. Quant aux cours de niveau supérieur, il ne reste que trois étudiants. Comment peut-on sauver les cours de français et engager les étudiants ?

Commençons par le problème central : comme des robots, les étudiants mémorisent tout et ne comprennent rien. Ils suivent les règles de grammaire comme on suit une recette. Ils répètent les mots de vocabulaire comme des disques rayés. Ils régurgitent les phrases comme des machines de français, aucune pensée derrière leurs yeux. Résultat ? Ils connaissent les verbes irréguliers sur le bout des doigts, mais trouver leur chemin à Paris, ce serait impossible. Ma coéquipière, par exemple, apprend le français depuis deux ans. Elle conjugue le subjonctif imparfait mieux que moi, mais tenir une conversation en français ? C'est trop demander. Elle peut lister tous les objets qu'on trouve dans la cuisine, mais à quelle fréquence les lave-vaisselles sont-ils mentionnés en conversation informelle ?

Je peux encore entendre la désapprobation collective de tous mes profs de français : « La grammaire, c'est la base de la langue », affirmeraient-ils. Peut-être que c'est vrai, mais c'est aussi la base de l'ennui. Quant à la discipline grammaticale, je ne suis pas exactement une étudiante modèle. J'apprends le français depuis 14 ans et remplir un tableau de temps verbaux serait une tâche plus ardue pour moi que d'écrire un éditorial. Au lycée, dès qu'un tableau des temps verbaux apparaissait, je tombais immédiatement dans le sommeil le plus profond de ma vie et je sais que je n'étais pas seul. Cependant, je peux quand même écrire en français, discuter en français et penser en français. Comment ? En lisant en français, en parlant en français et en écoutant le français. Ce n'est pas en récitant qu'on apprend une langue, c'est en la vivant.

Et si l'on rendait les cours plus vivants ? Dans mes 14 ans de scolarité française, les cours les plus mémorables que j'ai suivis mélangent la langue et la culture moderne. Je me souviens encore qu'à 11 ans, je suppliais la professeure de diffuser encore un épisode de Tintin, « seulement si vos dictées sont toutes

parfaites », répondait-elle. Au lycée, le prof jouait des chansons françaises populaires seulement si nous étions sages. Mais pourquoi ces expériences devraient-elles être seulement des récompenses ? Pourquoi les chansons et les émissions de télé ne conviennent-elles pas au programme officiel ? Celui-ci doit être plus flexible pour pouvoir s'adapter aux intérêts des étudiants. Une analyse de poésie reste une analyse que ce soit Baudelaire ou Stromaë, et si les étudiants apprennent mieux en décortiquant Papaoutai qu'un sonnet du XIXe siècle, pourquoi refuser ?

Ensuite, il y a la technologie : l'ennemie des profs et la meilleure alliée des étudiants. Les projets créatifs comme les blogs, les vidéos ou les podcasts en français transforment la salle de classe en laboratoire de créativité et d'expression. Selon une étude de l'université de Montréal en 2023, les cours qui intègrent la création numérique augmentent l'engagement étudiant de 40 %. C'est énorme ! Si l'on veut que les étudiants aiment le français, il faut leur donner une raison de l'utiliser en dehors des dictées et des examens à choix multiples.

Moi, j'adore la langue française, mais ce n'est pas le cas pour la plupart des étudiants qui l'abandonnent juste après avoir terminé leur exigence de langue. Si nous voulons garder les élèves dans les cours de français, il faut repenser les méthodes d'enseignement. Il faut intégrer la grammaire et le vocabulaire avec la culture moderne et la technologie pour rendre la langue vivante. Le français n'est pas une accumulation de règles complexes, c'est l'art, l'émotion et la communication humaine. Alors, chers enseignants, réveillez-vous à cette nouvelle ère d'enseignement ou observez la réduction de la taille de vos classes et, dans l'extrême, la disparition complète des départements et programmes de français !

Lila Willow Bleakney / Dominique Licops

Fleurs Mortes

Il a plu sur la ville et aujourd'hui je vois des fleurs,
des fleurs mortes

des pétales colorées au sol,
le sol gris

Je crois que je me souviens de la vie de ces fleurs
sous le soleil, sous le ciel,
dans l'air urbain
dans la brume à la campagne

Quand elles vivaient, ces fleurs, ces fleurs mortes :
avez-vous déjà rêvé d'un monde éternel,
d'un vent constant, de nuages qui n'arrivent pas ?

Maintenant je suis ici devant vous, fleurs mortes
après la pluie, un jour après votre mort —
ma présence est vos funérailles
mes yeux sont votre cercueil
vous êtes votre couronne.

Les passants rapides jouent une triste lamentation, non, une symphonie,
une symphonie incessante
comme la pluie

Mais ce n'est pas la pluie de Roquentin et vous n'êtes pas des fleurs existentielles,
vous êtes mortes
des fleurs mortes

J'en invite d'autres à nous accompagner
sur le sol
en silence
j'attends patiemment
un éclair

Quelqu'un me dit, demain, il pleuvra,
vous mourrez demain, plus fort, plus fort,
je vous reverrai encore, encore,
des fleurs mortes.

Michelle Wang / Katia Viot-Southard

Les Hommes Contre La Haine

Je crois que Kassovitz a choisi trois personnages principaux de racines distinctes pour montrer comment l'environnement et les troubles de la cité affectent différemment les jeunes hommes – et quels sont les fils communs entre les amis. Les amis sont tous de la même banlieue dans la grande couronne en Ile-de-France et ils sont tous des jeunes hommes sans père dans la vie. En tant que spectateur, je pense que les amis sont tous en train de chercher un sens à leur vie, mais ils ont l'air perdus et prisonniers de leur environnement auquel ils ne peuvent échapper.

En tant qu'amis ils sont liés par leur soutien les uns aux autres. Ça les aide à ne pas tomber trop profondément dans leurs pensées cauchemardesques. Ils avancent comme s'ils essayaient de trouver une sortie dans un labyrinthe construit par leur propre environnement. Ils se heurtent aux murs de la société, à la police, à leurs propres impulsions, et pourtant ils restent ensemble. Leur lien ne résout rien, mais il les empêche de sombrer trop vite dans leurs pensées les plus sombres.

Cette démarche résonne avec L'Odyssée d'Alizée, où l'amitié entre Alizée et Jasmine fonctionne presque comme une petite lampe allumée dans un couloir étroit. Les deux œuvres montrent des duos ou des trios qui refusent de se laisser réduire aux divisions ethniques mises en avant par la société. Au contraire, elles mettent en scène la possibilité d'une solidarité sincère, née non pas d'une identité partagée, mais d'expériences vécues ensemble.

Les étiquettes, ce sont ces mots qu'on leur colle sur le front avant même qu'ils aient ouvert la bouche : « Arabe », « Noir », « Juif », « racaille », « jeune de cité », « danger public ». Ce sont les cases dans lesquelles on les enferme dès l'école. Ce sont les murs invisibles qu'on dresse entre eux pour qu'ils oublient qu'ils souffrent exactement du même vide, du même manque d'avenir, de la même rage.

Mais quand Vinz, Hubert et Saïd marchent côte à côte, rient ensemble, pleurent presque ensemble, ces étiquettes se décolent une à une. Leur amitié les montre comme des frères bien que la société bien pensante elle, les considère comme des ennemis. Leur fraternité est une révolte contre la haine. Dans un monde qui souligne souvent les frontières entre les groupes, ces récits proposent un regard différent : celui où l'entraide devient une forme de résistance et où l'amitié révèle une humanité capable de traverser les étiquettes et de les rendre inexistantes.

Langston Duncan / Marie-Thérèse Pent

Indignez-vous !

Regardez autour de vous ! Le monde vacille, l'espoir commence à s'estomper, et la justice chancelle !

Cependant au fond de nous, un feu brûle comme une flamme !
Luttez contre cela et ne laissez pas ces injustices triompher de vos espoirs et rêves !

Quand cela s'arrêtera-t-il enfin ? Qui dirigera contre ce chaos indéfini autour de nous ?

Nous exigeons qu'on nous entende et qu'on nous comprenne !
Les puissants écrasent encore les vulnérables, et les corbeaux souffrent, alors que personne ne réagit ni ne lutte contre eux !

Le silence doit être brisé ! Certains doivent intervenir et construire un avenir digne !

Exigez la justice et tenez responsables ceux en faute !

Qui défend vos voix ? Parce que si vous ne résistez pas et ne vous battez pas pour elle, qui le fera ?

Qui vous entendra et vous craindra si vous ne parlez pas ?

Réalisez l'impensable ! Dénoncez les abus qui empoisonnent vos vies !
Les gens luttent et l'enfant pleure, tandis que ces discours masquent la vérité !

Des dirigeants qui promettent et plus tard trahissent, ne laissez pas cela vous tromper !

Saisissez le moment et faites le grandir !

Révoltez-vous ! Refusez ce silence !

Quelle indignité !

Lucas Buck Tarazona / Katia Viot-Southard



Un Cri Américain !

Voyez-vous ce petit garçon, revenant chez lui après l'école dans une maison vide, ses parents enlevés pendant la journée ?
Remarquez-vous cette jeune fille, assumant le rôle de mère pour ses cinq frères et sœurs, un trou dans le cœur pour une vie qui lui a été arrachée sans prévenir ?

Ne détournez pas le regard.

Comment est-ce que vous demeurez avec vous-même ?
J'aimerais imaginer que, dans l'obscurité du soir, au fond de l'âme, il vous reste une lueur vacillante de honte.
Une honte aussi profonde qu'une crevasse en bas de l'océan, qui s'étire jusqu'au centre du monde.

Quelle ignominie !

Vous crachez en face de l'humanité, les principes fondamentaux de notre pays.

L'Amérique, le melting-pot.

L'Amérique, la belle.

Une nation d'immigrés, née avec une promesse de liberté et de justice pour tous.

Est-ce que vous vous en rendez-compte ?

Est-ce que vous saisissez que vous étreignez dans vos mains un pouvoir pernicieux, donné à un homme tellement rongé par son avidité qu'il ferait n'importe quoi pour le pouvoir et l'argent ?

Donné à un homme qui n'arrêtera pas jusqu'à ce qu'il ait anéanti toute une population ?

N'oubliez pas votre humanité.

Reconnaissez-la-leur !

Madeleine Zuckerman / Katia Viot-Southard



Ma Patrie

Vive la patrie,
Les témoins hurlent quand l'eau monte
De plus en plus chaque jour,
À chaque moment vers le centre de la civilisation.

Vous grandissez plus petit,
Plus petit que vous étiez,
Mais plus grand que vous serez.

Cette patrie, qui pendant une époque
Semblait inimaginablement grande,
S'approche et s'éloigne de vous.

Et vous avez peur.

Peur de l'eau,
Peur du monde,
Peur de moi.

Au centre du centre,
Vous enflammez un grand feu,
Croyant avec force
Qu'il peut ralentir l'eau,

Tous les jours vous nourrissez ce feu
Avec les panneaux de votre ancienne maison.
Avec chaque panneau, vous essayez
De récupérer ce qui vous appartient.

Vous y mettez votre croissant de ce matin,
Fait par un gros pâtissier.
Vous ne savez pas comment il s'appelle.

L'eau s'approche,
Et vous ne savez pas
Si vous savez nager.

Elle n'est pas froide,
Mais elle vous fera dériver loin
Du centre du monde.

Elle n'est pas froide mais
Peu vous importe
Car elle éteint votre feu.

Andrew Lenkowsky / Marie-Thérèse Pent

Les cendres qui restent

Alors que le public applaudissait à tout rompre, elle se levait pour partir, et c'est seulement à ce moment que je me retournai enfin pour la regarder pleinement. Sans doute elle pensait que je ne l'avais pas vue, mais je l'avais aperçue du coin de l'œil à l'instant que j'avais mis le pied sur ce balcon. Après tout, comment aurais-je pu ne pas la voir ? Comment aurais-je pu ne pas sentir sa présence, alors que c'est elle que je cherche dans chaque pièce où j'entre ? Quand c'est à elle que je pense chaque fois que je vois mon portrait de mariage accroché au mur de mon petit salon ? Quand, parfois, je revois encore son visage dans mes pensées.

Elle m'a demandé un jour : « Vous avez rêvé de moi ? »

« Non, » lui ai-je répondu. « J'ai pensé à vous. »

Et c'était vrai. J'ai toujours pensé à elle intentionnellement. Je l'ai toujours aimée délibérément. Ce n'était jamais un simple rêve. Elle n'a jamais été quelque chose sur quoi je suis simplement tombée par accident. C'était mon choix. Quelquefois, je pense que Marianne était peut-être le dernier choix que j'ai vraiment fait pour moi-même.

Et c'est toujours vrai. Je pense encore à elle.

Nous pourrions nous perdre dans une foule de cent, mille, dix mille personnes, et je la retrouverais quand même parmi tous les gens.

Ce serait en fait très facile. Après tout, je le fais déjà.

Je la retrouve dans les musées, dans des groupes de jeunes peintres en route pour leur cours, dans les artistes de rue qui vendent des croquis de portraits bon marché. Je l'ai retrouvée dans tous les tableaux que nous avons accrochés chez nous. Je l'ai retrouvée entre les pages de chaque livre que j'ai lu. Je l'ai retrouvée dans le rire de chaque femme que je croise. Je l'ai même retrouvée en ma propre fille, dont les mains sont désormais parfois tachées de fusain, de craie, ou de peinture.

Les mains maculées de peinture... un sourire radieux qui me fait rayonner...

Bien que je ne possède qu'un seul portrait d'elle, dessiné sur une page du roman qu'elle m'a donné, je me souviens encore clairement de la façon dont elle était à cette époque. De son tic, celui de se toucher le front, quand elle ne savait pas quoi dire. Des sourcils qu'elle haussait, quand elle perdait le contrôle. De sa respiration buccale lorsqu'elle était troublée. Je crois que je la reconnaîtrais toujours comme elle était.

...Et je me souviens encore de tant de choses d'elle. Je me souviens de tant de choses, et pourtant, certains jours, j'ai du mal à me rappeler le son de sa voix. L'idée que je puisse l'oublier m'effraie. Presque autant que la possibilité qu'elle m'oublie.

Parfois, je ne peux m'empêcher de me demander si elle aussi se souvient de moi telle que j'étais... si elle se souvient encore de moi, une jeune fille posant pour son portrait. Si elle se souvient encore de moi, une jeune fille en feu.

Kally Proctor / Marie-Thérèse Pent



Illustration by Jane Olney

Migraaaaaaants

Scène 1

Anya : Je viens de Wellesley.

Kally : Je viens de Wayland.

Andrew : Je viens de Princeton.

Isabela : Je viens de Belo Horizonte.

Katie : Je viens de Washington, DC.

Anya : Je suis Américano-Sri-Lankaise.

Kally : Je suis Américano-Chinoise.

Andrew : Je suis Américano-Ashkénaze.

Isabela : Je suis Brésilienne.

Katie : Je suis Américano-française.

Tous ensemble : Et nous avons tous un rêve.

Andrew : Je rêve qu'on puisse ouvrir les yeux et voir les horreurs qui se passent chaque jour aux États-Unis.

Isabela : Je rêve que le peuple américain soit libéré de leur président autoritaire.

Anya : Je rêve que le monde ne perde pas ses capacités de penser à cause de l'intelligence artificielle.

Katie : Je rêve que les gens ne vivent plus dans une bulle comme des hamsters en ne recherchant plus d'autre monde en dehors du sien.

Kally : Je rêve que les guerres cessent et que les enfants n'aient plus peur des bombes.

Isabela : Et nous avons tous un rêve.

Katie : On rêve...

Kally : même si nos rêves ne sont pas pareils.

Andrew : On est tous jeunes...

Anya : Même si on vient de pays et d'états différents.

Isabela : Mais à cause de notre âge....

Katie : à cause de ça....

Kally : Tout le monde veut qu'on soit quelque chose qu'on n'est pas.

Anya : Tout le monde veut nous dire quoi faire.

Andrew : Tout le monde...

Isabela : Tout le monde...

Kally : Tous les jours...

Katie : Veut dicter nos vies.

Anya : Et on doit l'accepter.

Andrew : On voit à la télé que le monde qui nous entoure est en train de se détériorer.

Katie : Et on doit le supporter.

Kally : Sur nos réseaux sociaux, on voit des débats peu constructifs qui diminuent les valeurs des personnes.

Isabela : Et on doit les voir.

Anya : Donc on passe notre temps libre sur nos écrans...

Andrew : Mais maintenant il y a quelque chose de nouveau qui attire notre attention, quelqu'un qui peut nous parler.

Katie : Et il pourrait prendre le contrôle de nos cerveaux autant que de nos vies.

Isabela : Mais c'est nouveau.

Kally : Et c'est en vogue.

Andrew : Et peut-être qu'il est temps de se poser la question :
« Comment vivre une vraie vie ? »

Kally : Et peut-être qu'il est temps de trouver un sens à notre monde aujourd'hui....

Isabela : Il est temps d'exiger du monde nos droits, nos libertés...

Anya : De ne pas demander au monde ce qu'on doit penser, mais de penser pour nous-même ; de trouver des réponses dans les livres et l'humanité et pas dans les mots produits par des machines sans visages ; de travailler dur pour accomplir un but et ne pas rester apathique ; de reconnaître la contribution des personnes qui le méritent ; d'admettre qu'on a tort, qu'on ne sait pas, qu'on ne peut pas, avant de consulter un mécanisme qui vole, ment et n'a aucune idée de ses limites.

Katie : Et bien sûr c'est dur.

Anya : Quand nous sommes confrontés à un nouvel outil, bien qu'il ne soit pas assez fiable,

Kally : Bien qu'on sache qu'on ne peut pas lui faire confiance,

Andrew : On l'utilise, parce que c'est facile.

Isabela : Ce qui est plus difficile, c'est de faire notre propre travail.

Katie : C'est plus difficile de rester curieuse.

Andrew : On veut la réponse immédiatement.

Kally : On pose une question

Anya : Et on est satisfait par la réponse

Isabela : Donc on ne la questionne plus.

Katie : Ne pas questionner,

Anya : Ne pas examiner le monde,

Kally : Ne pas penser aux autres,

Andrew : Ne pas vérifier les faits par soi-même,

Katie : C'est abandonner notre tendance, notre instinct humain de curiosité

Isabela : C'est accepter le monde, exactement tel qu'il est.

Anya : C'est refuser de l'améliorer, de le changer.

Kally : Et on doit le changer.

Katie : Il y a tellement de pouvoir dans la phrase « je ne sais pas » parce que cela nous permet d'apprendre, de voir le monde comme il pourrait être.

Andrew : Parce qu'il pourrait être mieux.

Isabela : Toujours mieux.

Andrew : Je ne sais pas comment cuisiner.

Isabela : Je ne sais pas comment parler italien.

Anya : Je ne sais pas pourquoi il y a de la violence contre les femmes

Kally : Je ne sais pas pourquoi le gouvernement ne fait rien alors que le réchauffement de la Terre augmente si rapidement.

Katie : Je ne sais pas comment voler les avions, je ne sais pas comment écrire une symphonie, pourquoi le cancer existe ni comment le guérir, je ne sais pas comment m'exprimer effectivement, combien coûtent les assurances, où les sans-abri

devraient/pourraient vivre en sécurité, pourquoi les gens ne regardent jamais les nouvelles. Je ne sais pas comment ne pas être curieuse. Je ne sais pas comment sauver le monde, la planète, les migrants, les innocents, mais je sais que rien ne changera si j'abandonne ma curiosité et donc je continue de dire « je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas... »

Anya : Mais il y a aussi des choses qu'on sait...

Kally : Des choses dans lesquelles nous sommes experts...

Andrew : Des expériences dont nous avons beaucoup appris...

Isabela : Des talents, des mémoires, des connaissances...

Katie : Je sais comment dessiner de belles fleurs.

Anya : Je sais comment écrire de la poésie.

Kally : Je sais comment reproduire la meilleure recette de ma tante.

Isabela : Je sais comment tresser les cheveux de ma sœur d'une manière qui lui plaît, et comment préparer du café pour ma mère comme mon grand-père le faisait. Je connais les livres préférés de ma colocataire et je sais combien elle aime le parfum à la vanille. Je sais le nom de plusieurs rues dans ma ville natale, Belo Horizonte, par cœur, mais je sens encore que je ne la connais pas suffisamment. Je sais parler portugais, ma langue maternelle, et j'ai peur que mes futurs enfants ne sachent pas la parler. Je sais comment est l'expérience de quitter ma maison pour étudier dans un pays étranger. Toutes les choses que je sais, je les sais seulement car j'ai expérimenté des moments différents, j'ai connu différentes cultures, j'ai aimé différentes personnes. Nous sommes tous/toutes un collage d'expériences passées.

Anya : La personne que je suis aujourd'hui existe grâce à chaque expérience vécue depuis mon enfance.

Isabela : Nous sommes formés par tout ce que nous connaissons.

Katie : Et tout ce qui nous entoure.

Andrew : On ne pourra pas exister si on ne considère pas la Terre comme sa propre famille, les arbres, toute la nature qui n'existe pas pour nous, mais qui est parmi nous. Si on n'abandonne pas la destruction des écosystèmes, qui ne sert qu'à nourrir les bénéfices des grandes entreprises. Si on ne cesse pas la pollution des mers, et si on ne sauve pas les récifs de corail qui s'approchent inéluctablement de leur destruction petit à petit chaque jour. Si on n'ouvre pas les frontières à ceux qui cherchent une meilleure vie, car ces frontières, elles, n'existent pas dans la nature.

Any a : Et tout cela est tellement important.

Kally : Les choses les plus importantes au monde.

Andrew : Que nous nous aimions.

Isabela : Que nous nous soutenions.

Katie : Que nous soyons ouverts à ceux qui nous entourent.

Any a : Que nous nous encourageions mutuellement.

Kally : Que nous nous considérions avec bienveillance et respect.

Andrew : Que nous choissions de travailler ensemble.

Isabela : Que nous nous souvenions de ce que nous avons en commun.

Katie : Ce que nous avons à gagner, et ce que nous avons à perdre.

Any a : Parce que sans cela, que nous reste-t-il ?

Kally : Sans cela, il ne nous reste que la souffrance.

Andrew : Sans cela, il ne nous reste que la haine.

Isabela : Il ne nous reste que des gens qui choisissent la violence plutôt que la compréhension.

Katie : Des nations qui choisissent le conflit plutôt que la paix.

Any a : Et nous ne pouvons pas laisser cela définir nos vies.

Kally : Nous ne pouvons pas laisser cela définir notre avenir.

Andrew : Pas quand nous avons tous tant de choses que nous voulons faire.

Isabela : Quand nous avons tous tant d'autres choses à accomplir.

Katie : Quand nous avons tous tant à espérer, à faire des efforts, et à travailler.

Any a : Je dois encore courir un 1,6 km en moins de 7 minutes.

Andrew : Je dois encore enseigner aux étudiants.

Isabela : Je dois encore explorer le monde.

Katie : Je dois encore trouver l'amour de ma vie.

Kally : Je dois encore aller à la faculté de droit. Je dois encore acheter mon premier appartement. Je dois encore peindre ma chambre d'une couleur affreuse, puis la repeindre quand je me rendrai compte que je ne la supporte plus. Je dois encore assister à la remise des diplômes de mon petit frère. Je dois encore déménager dans une nouvelle ville. Je devrai encore déménager quand je trouverai un autre travail. Je dois encore apprendre à faire des biscuits comme ma grand-mère, puis réessayer quand le résultat ne sera pas le même. Je dois encore rire, pleurer, être téméraire, et tomber amoureuse. On dirait qu'il y a toujours plus à vivre... plus à expérimenter, à explorer, à goûter, à voir, et à faire, si seulement on avait le temps.

Andrew : Le temps.

Isabela : Le temps est comme un tour de passe-passe.

Katie : Juste au moment où on pense qu'on commence à profiter du bien...

Andrew : La cloche sonne. Tout est fini, et il faut recommencer.

Anya : Mais il y a de la beauté qui est trouvée dans ce recommencement.

Kally : On peut faire des choses nouvelles, peu importe les conséquences.

Isabela : Et même s'il y a des conséquences...

Katie : On continue.

Anya : Jusqu'à ce que ça soit fait.

Andrew : Il y a un tas de choses qu'on veut faire, mais qu'on ne peut pas accomplir face aux tic-tac inexorables de l'horloge.

Isabela : Mais on rêve encore.

Kally : Donc, dans ce pays qui a été fondé par des rêveurs...

Katie : Et qui a été soutenu par des rêveuses...

Anya : Et qui a été construit pour des rêveurs et leurs patrimoines durables...

Andrew : On a de l'espoir pour l'avenir.

Isabela : On veut changer notre société, on veut aider le monde. Donc...

Tous ensemble : Pourquoi nos rêves sont-ils tous des cauchemars ?

Anya Weerapana, Isabela P. Camargos, Kally Proctor, Katie Whitaker et Andrew Lenkowsky / Marie-Thérèse Pent



Le Rendez-Vous Dans Trente Ans

Inspiré par le jeu vidéo « Disco Elysium »

La pluie à Revachol ne cessait jamais, salissant tout. Elle remuait la boue et la poussière sur le sol, s'évaporait dans l'air grisâtre, puis retombait sur les ruines de Martinaise : un cycle perpétuel. Un quartier pauvre hanté par l'échec du siècle dernier dans *une ville fantôme*, l'appelait-on.

Une jeune fille arriva à la place de l'hôtel de ville au bord de l'eau. Un vent violent la poussa à resserrer son manteau usé. Le centre de l'ancien quartier n'était plus que vide et silence. Au pied de La Statue du Chevalier sans tête à cheval, marqué par des traces de bataille, elle vit une machine humanoïde. Quelle chance, pas un corps -- comme d'habitude, pensa-t-elle. Le robot croisa les bras, protégeant un écran rouillé. Lily l'effleura et à sa surprise, il s'alluma avec quelques phrases lisibles.

DATE: 15 ANS AVANT LA CHUTE

ÉTAT: NORMAL

L'exigence est de noter.

Entourée par L'Océan Insulindien, la ville est enveloppée de verre, d'angles et de lumière. Hors de la fenêtre, un vaisseau spatial flotte sous le soleil.

Lilienne, 25 ans. Joyeusement, elle écrit des lettres sur la terre en peinture rouge et fraîche, *Un jour je serai de retour près de toi*. Un espoir idéal qui n'arrivera jamais.

Une foule compacte se masse sur la place.

Je reste en sommeil.

Lily se figea. *Lilienne*, un nom qui semble lointain, pourtant si familier. C'était celui de sa mère, dont Lily n'avait aucun souvenir, car son décès s'était invité quand elle était trop jeune pour s'en faire. Néanmoins, elle se souvint clairement de la phrase gravée sur sa pierre tombale, *Un jour je serai de retour près de toi*. Les larmes commencèrent à lui montrer aux yeux, et elle tourna la page sur l'écran, les mains tremblantes.

DATE: LA CHUTE. LA GLACIATION.

ÉTAT: INSTABLE

L'éveil m'entête. L'air est rempli de signaux fantômes. Mais il me faut travailler.

Je me trouve sur la glace, près de La Statue du Chevalier. Le regard vide et le visage pâle, Lilienne se précipite vers moi, criant, « Le Pâle avance... La chaleur, les souvenirs, la vie... Tout est dévoré... »

Je regarde aux alentours. La vieille Revachol n'est plus. La révolution qui a éclaté dans la foule s'est rapidement terminée, tuée. La forme d'une ville change plus vite...

Pourquoi je ressens le froid ? Une erreur étrange... C'est la ville qui tremble à travers mon corps.

Hélas!

Soudain, Lily se mit à trembler de tout son corps lorsqu'un froid sombre et inexplicable la traversa. *Le Pâle*... Revachol était morne et gelé sous un ciel de plomb.

Progressivement, l'écran devint plus brillant. De nouveaux mots commencèrent à apparaître automatiquement.

DATE: 15 ANS APRÈS LA CHUTE

ÉTAT: DOUX

Une présence vivante, une source de chaleur détectée. Une jeune fille vient me voir.

Attends. Son visage, ses expressions faciales, son empreinte...

C'est elle.

Elle est là.

Peut-être que l'idéal arriverait quand-même. Peut-être que l'espoir nous reste...

Brusquement, l'écran s'éteignit. Ensuite, la tête du robot, une pièce de métal rouillée, commença à bouger, brisant le silence effrayant de la place. Tournés vers Lily, ses yeux diffusèrent deux rayons bleu clair, presque invisibles. Une voix mécanique, grave mais chaleureuse sonna,

« Bonjour, Lily. Bienvenue, l'avenir. »

Aaron Guo / Dominique Licops



L'amore della Mia Vita
C'è ma una cosa che io amo,
Più di vita, di mamma, o del mondo.
Quello che salva da dispiaceri e sofferenza
Che mi aspetta pazientemente nella mia stanza
E mi mette in salvo quando sono stanco.
Il solo della mia vita che rimanga vero,
Ah, il mio letto! Ti amo!

Grace Derrico / Massimiliano Delfino





L'arancione è presente in ogni mio giorno.
 Nei tramonti che avresti guardato,
 Nei tulipani che sbocciano in primavera,
 Nei messaggi che le persone inviano al mio telefono-
 Cuori arancioni mi seguono ovunque mi vado.
 Non ho mai capito perché ti è piaciuto così tanto,
 Ma ora mi sembra un messaggio;
 Un segno da parte tua.
 Mi aggrappavo all'arancione come mi aggrappavo a te;
 Svanimento, ma mai là dove conta di più-
 Nel mio cuore.

Jasmyne Corpuz / Massimiliano Delfino



Se réveiller dans la nuit

On est réveillée par le silence. Les yeux ouverts comme un hibou dans la nuit, on se lève. On imagine que ses battements de cœur vont réveiller l'homme qui dort à côté. L'absence d'un certain bruit secoue le cœur plus que ses ronflements.

On marche doucement sur le sol froid pour ne pas faire de bruit. C'est juste une petite promenade à deux heures du matin. On entre dans la petite chambre où tout est calme. On s'approche du lit sans allumer la lumière. On connaît toutes les pièces par cœur. On devine sa silhouette dans le noir. On a besoin de le sentir, alors on le prend dans ses bras avec précaution.

Il est chaud et son odeur est douce. Il a un poids réservé uniquement aux enfants endormis. On s'assoit dans le vieux fauteuil au coin de la pièce. Il ouvre un peu les yeux, cherche notre peau, puis se rendort sur notre épaule, en faisant juste un petit bruit d'agneau. À cet instant, on se sent indispensable. On est son monde entier, sa sécurité, son calme. On veut que ce moment ne cesse jamais.

Quand même, on comprend qu'un jour, il n'aura plus besoin d'être bercé au milieu de la nuit. Il va grandir, il va marcher, il va s'éloigner.

On imagine le futur où il sera un homme, indépendant et fort. Il pourrait, un jour, soulever sa mère avec la même facilité qu'on l'a soulevé il y a quelques instants. On serre l'enfant un peu plus fort contre soi, comme pour arrêter le temps. On reste là, dans le noir, à profiter de cette dépendance qui, on le sait déjà, nous manquera.

Katie Whitaker / Marie-Thérèse Pent.

La Caduta della Mela

L'albero porta i frutti che lo lasciano.
Nutre la mela con la sua dolce linfa,
senza chiedere nulla: solo che il frutto maturi.
Un peso che grava sui suoi rami,
ma veste la sua cima di nuovi colori.

Il bocciolo si schiude in un fiore semplice e bello.
Questo fiore ondeggia nella brezza
ma rimane radicato al suo albero.
Non importa se le api gli danno tormento,
cresce comunque, tranquillo nel vento.

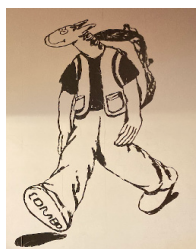
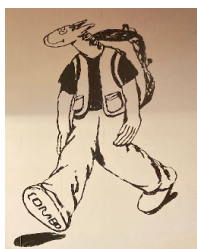
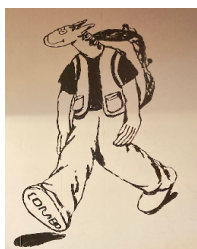
La caduta della mela non è aggraziata.
Tocca la terra e si frantuma
in mille pezzi, eppure
alcune cose in questo mondo si frantumano
in modo meraviglioso. La mela ci prova.

Sofia Ledesma e April Arabian / Paola Morgavi

Crescere

Crescere è dire addio a tutte le persone che eri
Volevo fare il dottore
Poi il pugile
Poi il soldato
Poi l'uomo di famiglia
Qualche volta mi preoccupavo un intero futuro davanti
Ancora troppo breve per essere tutto che vuoi essere

Lance Allen / Massimiliano Delfino



Non voglio pensare. Interrompere le emozioni, lasciare i ricordi, viaggiare al oggi.

Non ho bisogno di vedere. Alle persone lontane, alle stanze vuote, ai cani affamati Senza padre o madre. Zio o zia. Fratello o sorella.

Non posso immaginare. Un giorno di volo, tremila due centotrentatré chilometri, zero ore di sonno. Mille emozioni stranamente intrecciati.

Non devo aspettare. Una chiamata alle tre, mentre dormo, mentre piango. E due, forse tre, parole. Niente appartiene alla realtà in che voglio vivere. In cui scelgo di esistere.

Ma devo camminare attraverso tutto. Desiderando, auspicando, pregando, che il tempo si blocchi e nessuno pianga mai.

Ines Gomez Gil Rivas / Massimiliano Delfino

Rosa e granata. Per un tempo, questi colori erano solo due colori ordinari. Due colori caldi della gamma dei rossi. Ora vedo oltre la semplice tavolozza. Ora so che significano qualcosa di più grande, qualcosa di più forte. Unità, onestà, integrità, e leadership. Una sorellanza di donne latine determinate. Generazioni di giovani donne con ambizione, orgoglio, e passione. Una comunità di donne che promuovono il servizio, la solidarietà e l'incoraggiamento. Indosso con orgoglio il numero '87. Segna l'anno in cui quattro amiche si sono unite per creare uno spazio sicuro in cui le donne latine potessero trovare una comunità e l'emancipazione, e l'inizio dei miei prossimi due anni in cui continuerò la loro eredità.

Nia Rodriguez / Massimiliano Delfino



Arriva la Primavera!

L'inverno è partito,
L'estate aspetta,
Lo autunno mancava,
Ma dov'è la primavera?

Io faccio una passeggiata
Non ho deciso cosa indossare
Una Giacca, un cappotto, o una felpa
Ma dov'è la primavera?

Il freddo, Voglio tornare a casa
Con la mia famiglia
L'amore deve portare comfort
Ma dov'è la primavera?

Il caldo, sperato molto
Vedere i miei amici
Sentire il sol nella faccia
Ma dov'è la primavera?

I Fiori detto "ciao!"
I colori sono bellissimi
Gli Uccelli, i Coniglietti, e le api
Ho trovato la primavera.

Arriva la primavera!

Tristin Hall / Massimiliano Delfino

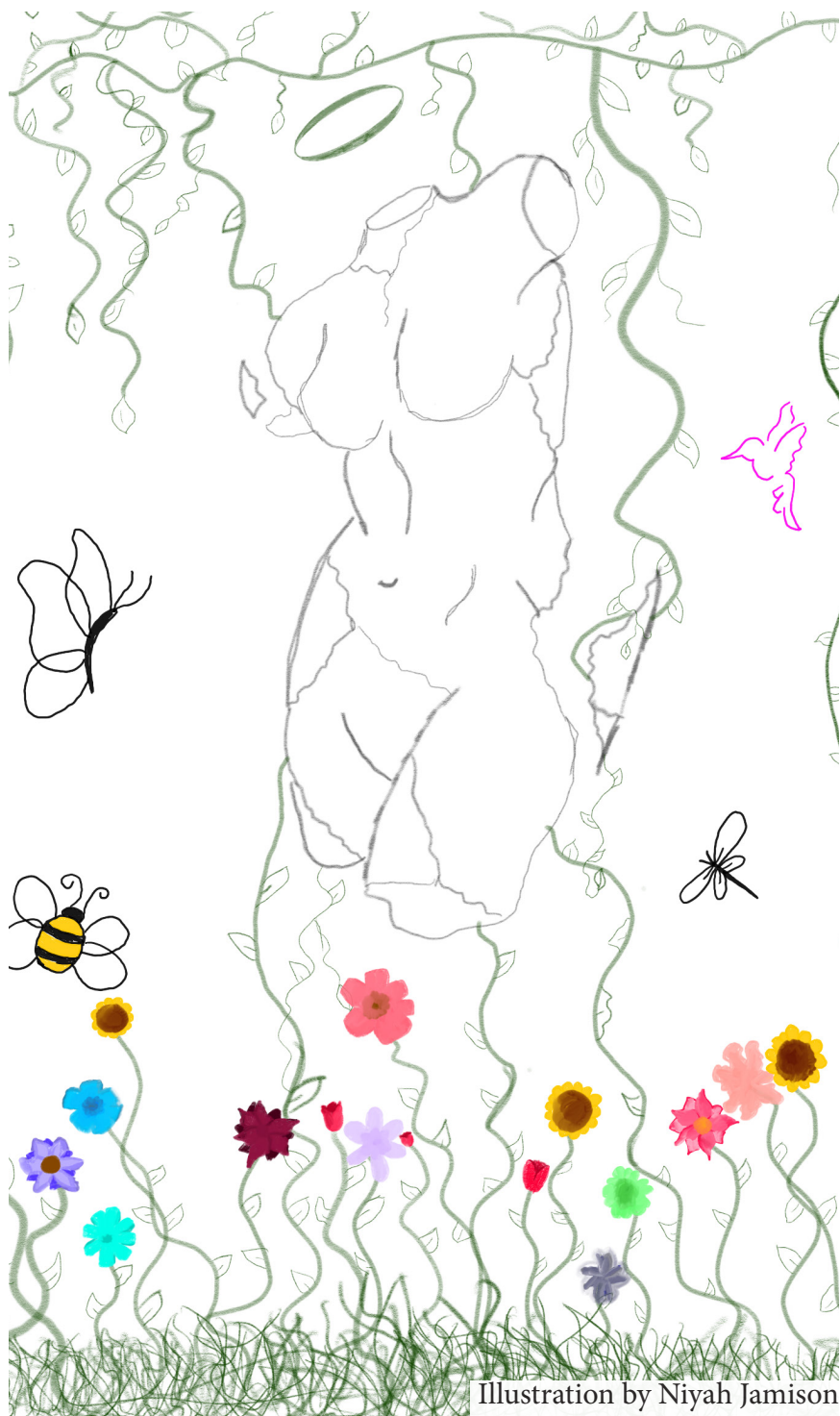


Illustration by Niyah Jamison

Momenti

Se scegli di vivere nel momento,
Ci sarà sempre un momento in cui vivere.
La vita è troppo bella
Per permettere ai momenti di passare inosservati
Quindi ascolta gli uccelli cantare,
Guarda l'alba al mattino e tramontare la sera.
Parla con persone nuove, impara dalle loro vite.
Abbraccia i tuoi genitori, esprimi amore.
Inseguì i tuoi sogni, ridere forte.
Cerca il bene nel mondo, celebra le piccole cose.
Apri gli occhi alla bellezza di ogni momento,
E ci sarà sempre un momento in cui vivere.

Mia Cavallo / Massimiliano Delfino

Que désiré-je ?

Quand vous êtes né
Vous désirez le monde
Être professeur
Être astronaute
Être pompier
Être super-héros
Vous croyez pouvoir tout faire
Et que vous aurez tout le temps
Mais maintenant ce regard dans vos yeux c'est parti
Vous ne désirez plus le monde
Seulement plus d'heures dans votre lit
Vous ne souhaitez pas de promotion
Vous n'aimeriez pas être viré
Au lieu des vacances, vous souhaitez
avoir assez d'argent pour le loyer
Des ans à traverser la réalité ont lavé
Tous vos espoirs et vos rêves, il ne reste que
la peur de l'avenir

Mon enfant,
Quand était la dernière fois que vous étiez heureux ?
Quand était la dernière fois que vous vous êtes demandé
Que désiré-je ?

Mathieu Brown / Jackson Bronack



We would like to thank all the students who submitted their work to *Rosa la Rose* and the faculty who motivated them to do so.

To the following artists, we give many thanks:
Photographers: Mariam Cosmos, Simon Mango, and Marie-Thérèse Pent

Illustrators: Niyah Jamison, Simon Mango, and Jane Olney

Faculty Coordinator and Editor:

Marie-Thérèse Pent

Design Editors:

Hanna Rodriguez and Audrey Wilfong



Department of French of Italian
Northwestern University